

Bourses Ekphr@sis

De la rencontre entre un artiste et un critique naît une analyse littéraire de l'œuvre

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et *Le Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette sixième édition (dotés chacun de 2 000€, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans *Le Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois. Dans cette deuxième livraison, Juliette Soulez se penche sur le travail de Nidhal Chamekh.

Nidhal Chamekh et la Méditerranée : un art rhizomatique et politique

Par Juliette Soulez

Virtuose du dessin, Nidhal Chamekh ne l'est pas moins de la sculpture, avec un même élan artistique : composer et laisser la place au hasard, tout en étant extrêmement maîtrisé et doté de nombreuses références philosophiques, postcoloniales notamment. Un excellent artiste à suivre, et déjà bien mature.

Pour introduire le parcours de l'artiste, il est nécessaire de revenir sur plusieurs dates. Né en

1985 à Dhamani en Tunisie, Nidhal Chamekh est arrivé en France en 2008 après son diplôme de l'Institut national des beaux-arts de Tunis pour poursuivre ses études en master à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, puis en doctorat (inachevé), après un bref passage en troisième année à l'École des beaux-arts de Paris. Si Nidhal Chamekh *bricolait* pour fabriquer des objets lors de son diplôme en section peinture à Tunis, il n'en reste pas moins que le dessin, sans avoir recours à des croquis préparatoires, demeure une pratique déterminante dans son travail, peut-être *première*, en tout cas majoritaire. L'artiste assemble, associe, juxtapose les éléments... Poser la question du surréalisme dans le travail de Nidhal Chamekh, c'est aussi entourer les œuvres d'une limite, ou plutôt d'une ouverture, celle du sens, celle de l'imaginaire collectif.

En effet, il participe peu de temps après ses études à la 11^e édition de la Biennale Dak'art en 2014, où il expose « De quoi rêvent les martyrs », première série de dessins structurée de l'artiste autour du « Printemps arabe » de 2011. S'en suit, un an plus tard, l'exposition « All the World's Futures » d'Okwui Enwezor à la Biennale de Venise, où il présente à nouveau cette série et *The Anti-Clock Project*. Cette installation montre une maquette de Tunis, où la tour iconique Mongela est écrasée par un dispositif qui longe l'avenue principale de la capitale. Derrière, sur les cimaises de l'exposition, se trouvent des dessins de démantèlement de monuments emblématiques du pouvoir politique ailleurs dans le monde et, notamment, de la colonne de la place Vendôme, détruite par la Commune à Paris. Et c'est à partir d'archives photographiques qu'il compose *Nos visages*, exposé en 2019 à la galerie Selma Feriani à Tunis, qui représente Nidhal Chamekh. Il s'agissait de portraits de tirailleurs des colonies, enrôlés par la France pour se battre contre les nazis durant la Seconde Guerre

mondiale, qu'il coupe en deux parties, et réunit ensuite avec un décalage d'images, le bas et le haut ne correspondant pas. Toujours à partir d'archives photographiques, il compose *Exil*, deux dessins réalisés à partir de la technique du *transfert* aux solvants, laissant la trace de l'original ou son *impression* sur la feuille. Nous pourrions penser que ces deux œuvres sont emblématiques de son travail et indiquent les thèmes qu'il déplie : l'identité toujours mal représentée et mal écrite des Africains depuis la fin de la colonisation, comme l'écrit Édouard Glissant, l'exil, celui de l'artiste franco-tunisien vivant en France, celui des migrants de Calais, notamment, camp qu'il est allé visiter en 2015, un an avant sa destruction par les autorités françaises, et dont il a tiré une œuvre intitulée *Calais, études et fragments de mémoires* (2017).

En fond, il y a le dessin/dessein de la révolution, celle du « Printemps arabe », celle qui est à venir pour déconstruire un monde dévasté par le capitalisme et d'autres, historiques, comme les « émeutes du pain » des années 1983-1984 en Tunisie. Pour évoquer ce mouvement social tunisien, révolte réprimée dans le sang par le pouvoir de l'époque, contre une cure d'austérité imposée par le FMI, et qui a conduit à l'augmentation brutale du prix du pain, il s'est emparé de trois photographies de l'assassinat par la police d'un manifestant, Fadhel Sassi, qu'il a découvert enfant avec ses parents, déjà syndicalisés et engagés contre le gouvernement en place. Gisant au sol, tué par balles, ce militant est décrit dans trois dessins réalisés avec les cendres de pains carbonisés, rappelant que le travail de Nidhal Chamekh se situe toujours à la jonction entre le biographique et le documentaire.

Évoquer le présent par l'archive ou l'histoire fait également partie de l'univers de Nidhal Chamekh. Grand lecteur de Walter Benjamin et d'Edward Saïd, ainsi que de Glissant, évoqué

précédemment, il chine ou achète aux ventes aux enchères des photos à bas prix, des documents, qu'il compile comme une grande mémoire virtuelle d'une histoire non linéaire benjaminienne. À maintes reprises, le passé vient se mêler au présent dans son travail et les événements lointains restent actuels, comme fantomatiques. Il cite volontiers aussi l'historien de l'art Georges Didi-Huberman, avec ses *images survivantes*.

Ainsi, la série de dessins et l'exposition du même nom « Et si Carthage... » à la galerie Selma Feriani à Tunis en 2024 fait écho à cette pratique et à ce positionnement théorique de l'artiste. Elle fait suite à sa résidence à la Villa Médicis un an plus tôt, où il a été marqué par l'art romain et par la manière dont Rome a été influencée par l'art punique à l'orée des guerres qui ont opposé Rome et Carthage à partir de 264 av. J.-C. Déjà informé par ses visites, enfant, au musée du Bardo de Tunis, Nidhal Chamekh mêle sur de grands formats (200 x 240 cm), des dessins de masques et sculptures antiques, le dieu Ammon notamment, constitué de plusieurs influences égyptienne, berbère et phénicienne. Ainsi, l'artiste évoque ici les rapports conflictuels entre l'Afrique du Nord et l'Occident et les tragédies méditerranéennes de passages des migrants, avec celle de ces invasions entre empires, qui donna l'hégémonie à Rome sur le plan militaire dans l'antiquité. Et si Carthage n'avait pas perdu et été détruite, à quoi ressemblerait-elle ? À quoi ressemblerait Rome, voire le monde d'aujourd'hui ? Aussi, ce travail sur Carthage et Rome d'artiste-archéologue propose bien là une utopie.

Ainsi, ce séjour à Rome, ville en constante rénovation et restauration à ciel ouvert, l'a-t-il tant marqué, que Nidhal Chamekh conçoit également des échafaudages, des structures métalliques sur lesquels il joue de la même manière avec la sculpture que le dessin,

quasiment sans projet. Il utilise un assemblage de moulages, d'objets collectés qu'il monte les uns sur les autres, coupe en deux, etc. *Crouching Venus with tabla* (2024) montre une magnifique Vénus accroupie, hybride, dont les membres sont décomposés, portée par des tiges de métal, la tête renversée et à sa place, un bouclier bamiléké, avec un tambour tunisien, utilisé dans la musique populaire du pays. C'est également vers la sculpture punique, en particulier funéraire, de masques en terre cuite, que l'artiste se tourne avec *X* (2023), visage souriant jusqu'aux dents d'un homme, qu'il habille d'une capuche à la manière des militants du mouvement des Anonymous.

Or, à l'Institut national des beaux-arts de Tunis, lorsqu'il était étudiant, le discours sur l'art africain était très minoré, et celui-ci était encore envisagé comme un art de l'enfance de l'humanité, et ainsi en allait-il de ses influences. Aussi, c'est davantage une blessure que l'œuvre de Nidhal Chamekh évoque, tant dans ses dessins que dans ses installations, qu'une réparation, comme Kader Attia pourrait la présenter dans son travail (*The Repair from Occident to Extra-Occidental Cultures*, documenta 13). Blessure ouverte des descendants des colonies et des migrants, comme ce néon en arabe *France, tu m'as malmené* (2016).

Pour le futur proche, l'artiste participera en 2026 à une exposition collective à Lille 3000 sous la houlette d'Olfa Feki, qui a proposé à des artistes de travailler en binômes choisis d'un côté et de l'autre côté de la Méditerranée. Pour cette exposition, Nidhal Chamekh a invité Lassaad Ben Sghaier, formateur en taille de pierre et sculpteur tunisien, afin de faire une œuvre commune. L'artiste a également un projet de livre avec les éditions Archive Books, trilingue anglais, français et arabe, qu'il conçoit avec les curatrices Salma Kossemtini et Kathryn Weir,

comme un atlas de documents collectés, à la manière de l'historien de l'art Aby Warburg.

JULIETTE SOULEZ

Diplômée DNSAP de l'École des beaux-arts de Paris et a soutenu un master II de philosophie, esthétique du cinéma, aux universités Paris 1 Panthéon-Sorbonne et Paris 8 Saint-Denis. Critique d'art membre de l'AICA, elle travaille en freelance pour Art of Change 21, association qui fait le lien entre les artistes et l'écologie. Elle publie régulièrement dans d'autres contextes et revues.